



Holliger-Dayer, dialogue composé

MUSIQUE • A Genève, les Swiss Chamber Concerts offrent ce vendredi un prélude au Festival Archipel. Avec deux compositeurs suisses, qui échangent sur leur métier.

PROPOS RECUEILLIS PAR
BENOÎT PERRIER

Composer en Suisse, à quoi ça rime? Alors que débute ce soir le Festival Archipel (lire ci-contre), la proposition des Swiss Chamber Concerts (SCC) de vendredi incitait à poser la question à deux éminents créateurs: Heinz Holliger, 76 ans, Grand prix suisse de musique 2015, et le Genevois Xavier Dayer, 43 ans, plusieurs fois primé. Demain au Studio Ansermet, chacun propose une création: *Come Heavy Sleep* pour Dayer, une pièce pour flûte, alto et violon en partie inspirée par une chanson de John Dowland (1563-1626), et *Sons d'or pour Aurèle Nicolet* pour Holliger. Cette œuvre à la mémoire du flûtiste suisse disparu au début de l'année fait appel notamment à un harmonica de verre, un instrument inventé par Benjamin Franklin qui fonctionne sur le principe des verres musicaux.

Vous avez chacun écrit plusieurs pièces pour les SCC. Que vous apporte cette relation suivie?

Xavier Dayer: En Suisse, les formations qui jouent de la musique de chambre contemporaine sans être dirigées sont rares. Or, c'est un répertoire qui me fascine, une musique vécue très différemment en l'absence d'un chef qui bat la mesure. C'est donc une chance de bénéficier de l'expérience d'une telle formation.
Heinz Holliger: Je préfère d'habitude écrire pour des amis et des musiciens qui connaissent mes techniques de composition. Mais surtout, les SCC continuent à commander des œuvres malgré les coupes politiques dans le subventionnement de la musique contemporaine, à Bâle comme à Genève.

Justement, obtenez-vous facilement des commandes?

X. D.: Etant en contact depuis longtemps avec des musiciens, je n'ai jamais attendu de commande. Mais il y a un échange entre mes idées de composition et ce qui est possible, les instruments qu'on me propose par exemple.
H. H.: Et ce ne sont pas les commandes qui activent le cerveau d'un compositeur! Nous avons des idées, puis nous cherchons quelqu'un qui nous aide à les réaliser. Sans quoi nous serions comme des automates qui vous donnent des bonbons contre une pièce d'un franc (*il rit*).



Heinz Holliger (à gauche) et Xavier Dayer à la Musik-Akademie de Bâle, lieu de répétition du concert genevois de demain. BPR

L'identité des commanditaires change-t-elle avec les années?

H. H.: Les grands mécènes comme Werner Reinhart à Winterthour ou Paul Sacher à Bâle, ça n'existe plus. Aujourd'hui une commande se décide dans l'anonymat d'une assemblée de politiciens et de secrétaires. Elle doit revenir à un compositeur jeune et suisse sans rapport avec la qualité de leur musique. Pour moi, cette manière de procéder est artificielle et a peu à voir avec une culture vivante.
X. D.: J'ai vécu des cas où de grandes institutions me commandaient une œuvre mais le chef n'avait aucun désir de la diriger et les musiciens pas de motivation à la jouer. Dans ces conditions, le public ne suit logiquement pas. Quand la création devient un alibi, il vaut mieux mettre ces moyens ailleurs.

Malgré tout, Heinz Holliger, la Confédération et ses «secrétaires» vous ont décerné l'an dernier Grand prix suisse de musique.

H. H.: Je m'en réjouis. L'argent des prix, je ne l'ai jamais gardé, je tâche de l'investir là où il est nécessaire. Par

exemple en réalisant des disques ou en finançant l'édition de partitions. Je l'ai fait pour la symphonie de Stefan Wolpe que j'ai entendue en concert en concert la semaine dernière.

Que pouvez-vous dire, chacun, de la musique de l'autre?

X. D.: Pour moi, l'œuvre de Heinz est une grande œuvre, sans concession. Et elle me relie à une époque très différente de la mienne. Le fait qu'elle se remette en question à chaque nouvelle partition me touche personnellement. A la différence de certains compositeurs que j'admire mais qui ont trouvé un style et le répètent depuis.

H. H.: Dès notre premier échange, j'ai senti que Xavier avait un langage et une expression très personnelles. Il prend des risques artistiques mais il convainc car sa personnalité est formée. Et il n'écrit pas pour produire mais bien par nécessité intérieure. Pour moi, le ressentir dans une œuvre est important. I

«Magma Holliger», ve 11 mars, 18h, Studio Ansermet, Genève. Loc./rens: ☎ 022 347 0512, www.swisschamberconcerts.ch

DÉMARRAGE EN FANFARE

Dès aujourd'hui et jusqu'au 20 mars, le Festival Archipel déroule ses propositions de musique contemporaine autour de l'Alhambra. Ce soir et demain, l'Orchestre de la Suisse romande et le violoniste Renaud Capuçon ouvrent les feux au Victoria Hall sous la direction de Matthias Pintscher, dont une composition, *Mar'eh*, sera notamment jouée. Samedi, il ne faudra surtout pas manquer à l'Alhambra un double programme Gérard Grisey/Helmut Lachenmann, deux réinventeurs majeurs du son du siècle dernier. Une heure avant le concert, Lachenmann se prêtera d'ailleurs aux questions du musicologue Ulrich Mosch. Dimanche, dès 11h, la journée portes ouvertes permettra, pour un prix forfaitaire modique (10 ou 20 francs), de parcourir librement de nombreux mini-spectacles. La majorité autour du piano, qu'il soit jouet, mécanique ou magnifié par le duo de Bahar et Ufuk Dördüncü. BPR

Festival Archipel, divers lieux du 10 au 20 mars 2016. www.archipel.org

EN BREF

DÉBATS, GENÈVE BD à cases égales?

La Semaine de l'égalité questionne le genre dans la BD. Ce soir à la Bibliothèque des Paquis (19h), sous le titre «Supermâles... ou rien», Philippe Duvanel (ex-directeur de BD-Fil, à la tête de Délémont'BD) et les auteurs Fabrice Neaud, Frederik Peeters et Chloé Chruchoudet débattront des représentations du masculin dans la BD actuelle. Vendredi (19h, Bibliothèque de la Cité), la bédéiste militante Tanxx parlera de son travail. Et samedi (13h, Cité) une dizaine de créatrices de BD dévoileront un travail collectif. RMR

PRIX DU CINÉMA SUISSE

Films nommés projetés à Genève

Les films en lice pour les Prix du cinéma suisse, qui seront remis le 18 mars à Zurich, sont projetés dès lundi aux Cinémas du Grütli à Genève en présence des réalisateurs, acteurs ou autres collaborateurs. Cette Semaine des nominés offre surtout l'occasion de découvrir ceux qui n'ont pas (encore) connu de sortie romande: *Nichts Passiert* de Micha Lewinsky, *Amateur Teens* de Niklaus Hilber, *Above and Below* de Nicolas Steiner, *Köpek d'Esen Isik*, *Als die Sonne vom Himmel Fiel* d'Aya Domenig, *Grozny Blues* de Nicola Bellucci, *Rider Jack* de This Lüscher, ainsi que le film collectif *Heimatland*. Les séances du 19 et 20 mars seront consacrées aux films primés et à deux œuvres photographiées par Renato Berta, lauréat du Quartz d'honneur (*Au revoir les enfants* de Louis Malle et *L'Ombre des anges* de Daniel Schmid). MLR
Du 14 au 20 mars à Genève, www.cinemas-du-grutli.ch

LITTÉRATURE, GENÈVE

Eglin et Cennamo au Rameau d'Or

Deux rendez-vous littéraires se succéderont ce mois à la librairie Le Rameau d'Or. Ce samedi, une rencontre animée par le journaliste Pascal Schouwey réunit les écrivains genevois Florian Eglin et Guillaume Rihs. Florian Eglin publie *Ciao Connard* et Guillaume Rihs son premier roman, *Aujourd'hui dans le désordre*. Mercredi 16 mars prochain est prévue une rencontre avec Patrice Duret, éditeur du Miel de l'Ours, et le poète Laurent Cennamo qui, lui, publie *Vite, avant qu'ils disparaissent*, son nouveau recueil poétique. MOP
Sa 12 mars à 17h30 et me 16 mars à 18h30, entrée libre, librairie Le Rameau d'Or, 17 bd Georges Favon. www.rameaudor.ch

Brecht l'enchanteur

SCÈNE • A la Comédie de Genève, Joan Mompert ravive la flamme anticapitaliste de «L'Opéra de quat'sous». Evidentes résonances avec l'actualité des crises.

Une gigantesque cage d'escalier métallique trône sur le plateau de la Comédie de Genève. En hauteur, la dizaine de musiciens dirigée par Christophe Sturzenegger interprète la musique composée par Kurt Weill pour accompagner le texte de Brecht et ses scènes chantées, ces «songs» poignantes dont on se souviendra. Surtout celle de Polly (Charlotte Filou), fille des Peachum sans-le-sou (campés par le couple Brigitte Rosset-Thierry Romanens), qui s'amourache de Mackie (François Nadin), bandit hors pairs à la tête du clan opposé. Les cuivres y ont le beau rôle, jamais très loin des airs populaires de fanfare, quand ils ne flirtent pas avec le bandonéon ou une contrebasse jazzy.

En dessous, sur le plateau, un piano insufflé à l'œuvre des airs de cabaret. Et c'est là, tout en bas de l'échelle sociale, que défile une tripotée de personnages hauts en couleur. La Reine d'Angleterre a beau s'approprier à être couronnée, tout se trame dans les bas quartiers de Soho, au pays des filles de joie. Ces deux clans de mendiants et de voleurs s'y affrontent comme le feront quelques

décennies plus tard les *Jetset* les *Sharks* dans la petite Amérique de *West Side Story*.

Mais c'est là, dans ce Londres du début de siècle, où les grandes banques ont pignon sur rue dans la City, que les pires larcins sont commis chez et par les plus démunis. Les grands financiers, eux, donnent le la capitaliste que Brecht s'emploie à déboulonner. L'homme y exploite l'homme, à tous les échelons de la société. Une petite révolution, d'un point de vue formel, que son *Opéra de quat'sous*, à cheval entre le théâtre et l'opéra, dont il ne démonte pas moins allègrement les codes. Dans son sillage, car tout est dit chez Brecht et il n'est pas besoin d'en rajouter, Joan Mompert a bien raison de s'emparer de l'œuvre aujourd'hui, même si un hommage moins appuyé au grand homme en première partie de spectacle aurait tout aussi bien fait l'affaire. La distribution complétée par Carine Barbey, Jean-Philippe Meyer, Lucie Rausis et Philippe Tlokinski, tous épatants dans leurs multiples rôles, témoigne d'une belle énergie d'ensemble.

«Qui est le plus nuisible? Celui qui braque les banques ou celui qui les crée?» Ces mots sont de Brecht, mais ils pourraient être de quiconque aurait de bonnes raisons aujourd'hui de s'en prendre à un système laissant délibérément les plus précaires sur le carreau.

Brecht avait déjà la malice de le dire par son art. Avec *On ne paie pas, on ne paie pas* sur ce même plateau genevois, c'est à peu de choses près ce que Dario Fo signifiait aussi à travers ses personnages contraints de voler dans les magasins pour se mettre quelque chose sous la dent. Si Joan Mompert a choisi de monter tour à tour ces deux œuvres en ce début de XXI^e siècle, on se félicite de sa capacité à refléter par ses mises en scènes rieuses et fougueuses l'état d'un monde de plus en plus décadent pour les uns, mais tout aussi prospère pour les autres. Bref, grâce à lui, on se félicite aussi que Brecht continue d'enchanter.

CÉCILE DALLA TORRE

Jusqu'au 20 mars à La Comédie, rés. ☎ 022 320 50 01, www.comedie.ch, puis en tournée, www.llum.ch

David Hominal à tâtons

VEVEY • Le Musée Jenisch présente des estampes de l'ancien élève de l'ECAL.

Sur bois, sur pierre, sur métal selon le procédé de l'aquatinte, la gravure est dans tous ses états au Musée Jenisch. Ce dernier accueille la première exposition de David Hominal, plutôt connu dans le milieu artistique romand pour ses peintures. D'un premier monotype rudimentaire (1996) à *Détail* (2015), une œuvre en jaune et noir qui transfère ses essais picturaux sur un film sérigraphique, les six salles du rez-de-chaussée de l'institution vevaysanne présentent près de quarante pièces de l'artiste français né en 1976.

Certaines d'entre elles jouent avec les signes graphiques (lettrages, chiffres), comme autant de leitmotifs rythmiques, d'autres révèlent un thème obsessionnel: le cadre de la fenêtre, tantôt abordé comme un objet plastique, tantôt à la manière d'un

prisme perceptif, ouvrant ici sur une rue floutée à peine discernable, là sur une vue grossièrement esquissée de la région lémanique – une des seules références assumées de l'exposition. Autant de tentatives, d'ébauches, de traces plus ou moins élaborées, à l'esthétique souvent minimale, comme une métaphore du tâtonnement en art.

Façonée au gré des résidences et des commandes, l'œuvre gravée de David Hominal semble montrer sans rien dire, suivant une gestuelle purement performative. La ligne, la lettre, le signe n'y désignent guère plus qu'eux-mêmes, renvoyant en définitive le visiteur à ses propres interrogations.

MAXIME MAILLARD

Jusqu'au 15 mai, Musée Jenisch, Cabinet cantonal des estampes, 2 av. de la gare, Vevey. www.museejenisch.ch